

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 9 (1875)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1 Octobre 1875.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et. par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Pénitencier à Neuchâtel.

Le cabri du grand-père.



Sur le plateau qui s'étend au nord de la vallée des Verrières et des Bayards se trouvent des fermes isolées et des hameaux entourés de prés, gagnés avec peine par le défrichement et qui sont comme des oasis de verdure au milieu des pâturages boisés et d'épaisses forêts de hêtres et de sapins. Cette partie du haut Jura neuchâtelois est particulièrement aride et privée d'eau. Presque partout le sol est fissuré. Des crevasses, parfois dangereuses, forment des entonnoirs étroits et même des grottes dont la plus grande et la plus curieuse est celle de Chez-le-Brandt. Des petits garçons, pendant la belle saison, gardent les troupeaux et s'amusent autour de petits feux allumés sur la lisière des forêts et dont la fumée s'élève en spirales bleues au-dessus des sapins. Des sentiers serpentent le long des pâturages et à travers les forêts. Des murs moitié en ruine ou des palissades rustiques marquent les enclos de chaque propriété.

C'est dans un de ces hameaux, celui des Grands Cernets, que demeurait mon digne aïeul. Il était armurier, serrurier, mécanicien, excellent tireur, bref, un vrai génie. Il aimait avec passion les livres instructifs et il était aussi amateur de beau bétail et, une fois, il possédait entre autres un joli petit cabri qu'il avait en grande affection. Un jour il était allé faucher un de ses prés de "la Cloison" dans l'aimable compagnie de son cabri.

Pendant que son maître fauchait, le cabri sautillait et bêlait joyeusement sur les rochers. Mon arrière-grand-père, toujours instruit de la présence du cher petit animal par sa voix et ses gambades, remarqua tout à coup le silence subit qui venait de succéder aux démonstrations de joie du cabri. Il leva les yeux, mais ne vit plus rien. Longtemps il chercha du regard, sondant l'espace de son coup d'œil d'aigle, mais rien n'apparaissait à sa vue, il appela, mais ce fut en vain, seul l'écho de la montagne lui répondait.

— "Peut-être", pensa-t-il, "peut-être qu'un de ces rauriens de loups aura pris mon pauvre petit cabri. Quel malheur !"

Ainsi s'abîmant dans ses désolantes pensées il revint à la maison. Mon aïeule portait justement le dîner sur la table.

— "Sophie", lui dit mon arrière-grand-père, "je vais t'apprendre un bien grand malheur."



— "Seigneur ! s'écria la brave femme toute saisie, qu'est-il donc arrivé ?"

— "Mon cabri ! mon pauvre cabri que j'ai perdu ! Ah, quel malheur !"

La bonne femme se remit de sa frayeur, car elle avait pensé à bien autre chose et dit : "Allons, Henri, manger votre soupe. Notre cabri ne s'est qu'égaré, il se retrouvera bien."

L'après-midi le grand-papa reprit sa faux et se dirigea vers le pré. En route il rencontra son voisin Allamand.

— "Salut, Henri !" fit celui-ci.

— "Bonjour, l'ancien !" répondit mon aïeul en échangeant une poignée de main.

— "Où vas-tu faucher ?" demanda le voisin.

— "À la Cloison."

— "Justement j'y vais aussi."

Chemin faisant mon aïeul ne manqua pas d'instruire son voisin du malheur qui était arrivé à son cabri et bientôt ils arrivèrent au pré. Vers quatre heures ils s'assirent sous un arbre à la lisière de la forêt de Divonnet, pour manger un morceau de pain et du sésu. Un spectacle magnifique se déroulait devant eux. À l'ouest la large cime arrondie du Gros-Taureau, qui se détachait sur le ciel et sur laquelle broutaient des troupeaux de vaches. Mon arrière-grand-père, ayant bonne vue, pouvait distinguer la queue des vaches lorsqu'elle bougeait, mais cette fois-là il n'y fit pas attention. Au sud, on devinait la vallée des Herrières, resserrée entre les plateaux des Cernets et de la Côte-aux-Fées; au-delà s'élevait la Roche-Blanche du Chasseron et dans le lointain la cime resplendissante du Mont-Blanc; mais aucune de ces beautés n'eut le pouvoir de tirer mon aïeul de ses rêveries.

— "Quelle belle journée !" exclama le voisin, seulement trop belle, car on a besoin de pluie et..."

"Chut !" s'écria mon arrière-grand-père en prêtant l'oreille.

— "Qu'est-ce ?" demanda l'autre.

"Écoutez, vous dis-je."

Alors, non loin de là, retentit un faible bêlement, mais si plaintif qu'on eût dit quel-
qu'un qui appelait au secours.

"Mon cabri ! mon cabri !" s'écria le grand-père en bondissant.

Il courut dans la direction d'où il avait eu entendre le bruit, mais il ne vit rien. Il était triste et découragé, lorsque le même gémissement retentit distinctement près de lui, mais comme s'il sortait d'une tombe. Il chercha parmi les ronces qui cachaient des fissures de rochers et aidé de son voisin ils trouvèrent enfin le pauvre petit animal serré comme dans un étau entre les deux parois d'une crevasse et levant vers eux sa tête, comme pour implorer leur pitié.

On ne peut s'imaginer la joie de mon arrière-grand-père. Il courut à la maison en poussant des cris de joie et entra dans la cuisine où mon aïeule, debout devant la baratte était occupée à faire le beurre. "Mon cabri ! mon cabri !" criait le grand-père "je l'ai trouvé ! où est le petit Louis ?"

"Il est dans la grange" répondit mon arrière-grand-mère, mais elle n'avait pas achevé que celui-ci entra. C'était un garçon de neuf à dix ans, mince, svelte, grand, avec des yeux noirs et perçants. Des cheveux châtain tombaient sur son front pâle,

mais c'était un joyeux garçon. Laisse orphelin dès l'âge le plus tendre, mon arrière-grand-père qui était son oncle l'avait recueilli et lui servait de père.

— "Viens vite avec moi, mon brave !" dit mon aïeul et en un clin d'œil les voilà galopant sur le chemin du pré, le grand-père aussi lestement que son neveu. Mon aïeul n'avait pas non plus oublié de prendre une corde avec lui et lorsqu'ils arrivèrent près de la crevasse, où l'ancien avait fait bonne garde, le petit Louis consentit à descendre à la seule condition que ce fût son oncle qui tint la corde. On attachait donc la corde au haut du corps du petit garçon et on le laissait glisser dans la crevasse. Il prit le cabri dans ses bras et à un signal donné le grand-père tira la corde en haut avec neveu et cabri. Lorsque ce petit animal revit la lumière du jour et se trouva sur ses quatre jambes il resta longtemps immobile, comme s'il méditait quelque chose. Peut-être pensait-il comment il pouvait témoigner sa reconnaissance à son maître. Enfin, sortant



de ses réflexions, il se dressa sur ses jambes de derrière, prit la position d'un cabri qui veut corner et s'élança la tête en avant contre le bonhomme qui avait ouvert les bras pour le presser sur son cœur.



Le grand-père, l'ancien et l'enfant arrivèrent en chantant à la maison, tenant le cabri dans leurs bras. Ils allèrent s'attabler dans le "poêle" et mon aïeule alla chercher du vin et des verres, un morceau de jambon et du pain.

La gaîté et l'entrain aidant mon arrière-grand-père, son convive et son neveu burent si bien qu'ils s'animèrent et que leur gaîté extraordinaire engagea ma digne aïeule à intervenir. Ce fut la première fois que mon arrière-grand-père dépassa un peu les limites de la tempérance et ce fut aussi la dernière fois de sa vie.

Lorsqu'il descendait au village pour le tir de l'abbaye ou pour visiter une foire, ma bonne arrière-grand-maman lui disait en souriant et en levant le doigt :

— "Henri, Henri, rappelez-vous le cabri, si vous entrez chez la Rosine, à la Croix-Blanche."

— "Oui, oui, Sophie, je m'en souviendrai, soyez sans crainte."

Et mon arrière-grand-père tenait toujours sa parole.

Nachâtel, août 1875.

Une jeune lectrice du Rameau.

Curieuse découverte d'un Figuier d'Inde.

était au mois de juillet 1872 ; j'avais reçu de mon oncle sa carabine de service, une bonne grosse arme à canon octogonal, qu'il conservait soigneusement à la chambre haute. Quoique n'ayant pas reparu sur la place d'exercice depuis environ cinq ans, et n'ayant pas été retouchée par l'armurier, pendant tout ce temps, elle n'en était pas moins en parfait état de propriété.

Les vacances touchaient à leur fin, et je n'avais pas encore pu faire d'exercices de tir. Cependant un jour après avoir fondu quelques balles, et défait pour en retirer la poudre, un paquet de cartouches de chassepot, qu'un interne m'avait donné l'année



précédente, je pris la résolution d'aller essayer mon arme, et pour champ de tir, je choisis la grève caillouteuse, qui s'étend entre Marin et Préfargier. Je m'y rendis donc, accompagné de mon père, qui, connaissant bien mon inexpérience dans le maniement des armes à feu, ne voulut pas me laisser aller seul. Arrivés sur la place, je m'aperçus que je n'avais pas de cible, comment faire? Une vieille "Feuille d'avis" que j'avais dans ma poche d'habit fut bientôt à disposition, il ne manquait plus que de trouver le moyen de la tenir déployée, afin qu'elle pût offrir à l'œil, un bon point de mire. Mon père qui s'était éloigné un moment pour ramasser quelques roseaux afin d'en faire un châssis, sur lequel j'eusse pu étendre mon papier, revint bientôt à moi, tenant à la main, une espèce de grosse feuille charnue qu'il venait de trouver, couchée sur le sol parmi les broussailles.

Après l'avoir examinée bien attentivement et de tous les côtés, mon père reconnut aussitôt en elle le Nopal, ou Figuier d'Inde (*Cactus Opuntia* L.) qu'il avait rencontré maintes fois sur son passage, dans le sud de l'Espagne. Mais comment venait-il là? C'est ce que je me demande encore aujourd'hui. Après avoir terminé mes exercices de tir, dont les résultats, soit dit en passant, ne furent pas brillants, nous nous mîmes en mesure de recueillir quelque peu de bonne terre noire, pour y planter notre curieuse découverte, et chercher ainsi, à ce qu'elle prenne racine. Après l'avoir installée, dans un assez grand vase, garni de terre et de sable, et l'avoir exposée au soleil nous nous attendions à la voir croître de jour en jour, mais il n'en fut d'abord rien; au contraire, il semblait qu'elle dépérissait encore plus, si bien qu'en automne nous fûmes sur le point de la jeter, pensant qu'elle avait séché. Toutefois, retenu par une sorte de pressentiment, mon père la conserva, et lui réserva une place sur le poêle pour y passer l'hiver.

Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque après quelques semaines d'exposition au rayonnement de cette source de chaleur, le cactus commença à se réveiller de sa torpeur, et à pousser à trois ou quatre endroits de vigoureux rejetons, qui ne tardèrent pas à devenir à leur tour des feuilles charnues comme celle qui les avait produits.

L'hiver se passa ainsi, chaque mois amenant une nouvelle feuille, et lorsque le printemps fut venu on put en compter six ou sept toutes plus fortes et plus fraîches les unes que les autres.

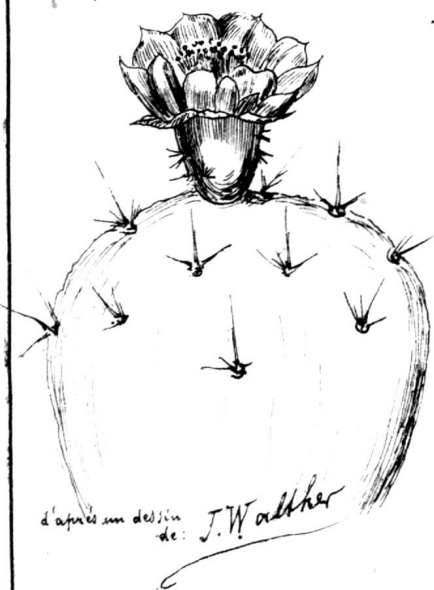
Le figuier d'Inde ou le Higo-Chumbo des Espagnols, est une espèce de cactier. Son nom vulgaire est Raquette. Le périanthe est tubuleux, à divisions extérieures formant calice, les intérieures pétaloïdes étalées; étamines indéfinies, libres, éparses et rayonnantes; fleur jaune, baie en forme de figue; tiges rampantes, aplaties, articles oblongs portant des faisceaux d'aiguilles et de soies.

Marin, en mai 1874.

Julien Walther
Étudiant

(La fin au prochain N°).

Rebus géologiques. MM. Ulysse Jaquet et P. Adrien Guebhart, fils, ont lu exactement les rebus publiés dans les N° de novembre 1874 et de février 1875, et nous ont envoyé à ce sujet des lettres intéressantes. Nous espérons recevoir de nos jeunes lecteurs des rebus semblables.



d'après un dessin
de J. Walther